

Ma sœur, mon amour

CECILIA

de Charle Chaynes

Avec Harolyn Blackwell, Anne Salvan, Jean-Marc Salzmann, David Lee Brewer, Alain Fondary, Marthe Keller. Mise en scène : Jorge Lavelli. Direction musicale : Patrick Davin.

Un livret poignant et sulfureux, mais une musique aussi honnête que sage : une cohabitation risquée, et une création mondiale qui doit beaucoup au chef, aux interprètes et au metteur en scène.

Opéra de Monte-Carlo,
tél. : 00 377 92 16 22 99,
le 23 mai à 20 h 30.



Une direction d'acteurs remarquable de sobriété et de précision.

Smokings, robes du soir, bijoux en veux-tu en voilà : le public de l'Opéra de Monte-Carlo aime à se retrouver dans la petite salle aux luxueuses dorures conçue par Charles Garnier. On y aime les stars : la saison prochaine, Roberto Alagna y chantera son premier Manrico dans « Le Trouvère », de Verdi, et Kiri Te Kanawa y abordera la Vanessa de Berber. On y prend aussi des risques : du « Jongleur de Notre-Dame », de Massenet, à « L'Enfant et les Sortilèges », de Ravel, bon nombre de créations ont eu lieu sur ce plateau exigu mais prestigieux. « Cecilia », de Charles Chaynes, est la 80^e.

On se plaint souvent de l'indigence ou de la prétention des livrets contemporains ; celui-ci est fort, dense, palpitant. Il est dû au dramaturge franco-cubain Eduardo Manet, qui s'est inspiré d'un classique de la littérature ibérique, « Cecilia Valdez », de Cirilo Villaverde.

Dans La Havane des années 1830, une jeune et belle mulâtresse, Cecilia, courtisée par le musicien noir Pimienta, aime Leonardo, riche héritier blanc, qui se révélera être son demi-frère. Il sera poignardé par Pimienta, tandis que Cecilia sombrera dans la folie. On le voit, le sujet est dur, violent, exploitant sans complaisance des thèmes aussi brûlants que le racisme ou l'inceste. L'un des précieux talents de Manet, c'est d'éviter les pièges de l'œuvre à thèse : structurée en 14 tableaux qui s'enchaînent, encadrée des commentaires d'une comédienne représentant la Fatalité (Marthe Keller, d'une glaçante ironie), l'intrigue se replie sur elle-même jusqu'à l'inéluctable dénouement. Agostino Pace a conçu un décor d'une grande simplicité

et d'une redoutable efficacité : des panneaux mobiles qui enferment les personnages dans un espace capable de se réduire jusqu'à les étouffer, comme les étouffent les conventions sociales qui régissent leur univers. Cette oppression permanente, ce monde où le réalisme côtoie l'onirisme avec le plus grand naturel, Jorge Lavelli les décrit avec justesse, grâce à une direction d'acteurs remarquable de sobriété et de précision. Il est vrai qu'il dispose d'une équipe solide (Jean-Marc Salzmann, Leonardo, Anne Salvan, sa mère, le monolithique Alain Fondary, son père), et que David Lee Brewer (Pimienta) brûle les planches. On en dira autant d'Harolyn Blackwell (Cecilia), à la voix souple et ravissante, à la démarche féline et sensuelle, qui incarne avec ferveur cette héroïne prête à tout pour aimer.

Une partition respectueuse

Sur cette trame idéale, Charles Chaynes a brodé une partition qu'on pourrait taxer, sans irrespect aucun, d'honnête et respectueuse. Il a voulu, avec raison, se garder des facilités folkloriques, réservant la plupart du temps les percussions pour les interventions de la Fatalité. L'orchestre (une cinquantaine de musiciens, car la fosse monégasque est modeste) est clair, timbré, l'écriture vocale réserve ses vocalises et fioritures à l'héroïne, gratifiée de deux séquences particulièrement flatteuses. L'ensemble donne malgré tout une fâcheuse impression de redites, et semble, en étirant le temps, affaiblir la puissance du drame ; la scène finale en souffre, traversée du miroir dont Cecilia ne réchappe pas, mais qui, plus resserrée, gagnerait en émotion. La direction du jeune Patrick Davin, sensible et distinguée, ajoute à la qualité de cette coproduction entre Monte-Carlo, Liège et Nancy, reprise en janvier et février prochains dans ces deux dernières villes.

MICHEL PAROUTY